



Edition : Du 17 au 23 Juillet 2025

P.52-54

Famille du média : Médias d'information générale (hors PQN)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 400995



Journaliste : ISABELLE DEMANGEAT

Nombre de mots : 1535

idées

C'est un regard hagard, plein d'effroi. Un regard de stupéfaction, aussi. De ceux qui ne réalisent pas encore ce qu'ils viennent de voir. Nous sommes à l'été 1945. Et Adélaïde Hautval vient de rejoindre la France après trois années passées en déportation. Elle a 39 ans. Son corps en affiche 20 de plus. Ce visage tranche avec celui photographié six ans plus tôt. La même personne, et pourtant tout un monde. En 1939, Adélaïde Hautval affichait une posture et un maintien confiants, quasi défiants. C'est une femme qui a choisi d'être médecin, et psychiatre. Fait rare pour les années 1930. Elle est idéaliste, entière. « *Un trait de caractère familial* », explique Hélène Hautval, la fille de son frère Emmanuel.

Adélaïde Hautval est la dernière d'une fratrie de sept. Elle naît le 1^{er} janvier 1906 à Hohwald, dans l'Alsace annexée par l'Allemagne. Son père, pasteur, est très attaché à la France. À 5 ans, celle qu'on surnomme « Haïdi » est écrasée par une charrette. S'ensuit une longue convalescence. « *Elle a été traumatisée par cet accident* », raconte Sabine Faivre, autrice d'*Adélaïde Hautval, une conscience face au mal* (L'Harmattan). Celui-ci semble avoir été un déclencheur – tout comme l'action de son père auprès des plus démunis – pour sa vocation de médecin.

Adélaïde Hautval se spécialise en psychiatrie et fonde, avec Emmanuel, un institut pour des enfants souffrant de déficience cognitive. Elle est recrutée comme interne à l'hôpital psychiatrique



de Vauclaire (Dordogne), et atterrit, fin 1941, à l'hôpital pour malades mentaux de Lannemezan (Hautes-Pyrénées). Trois mois plus tard, elle doit repartir en Alsace : sa mère est morte.

DÉTENTION POUR INJURE AU REICH

La psychiatre traverse alors la France, sans laissez-passer. En gare de Limoges (Haute-Vienne), elle ne retrouve pas sa valise et part à sa recherche, à Vierzon (Cher). Dans le bureau de la douane allemande le 29 mai 1942, elle entend deux soldats qui se mettent « à maltraiter la France en parole », comme elle le raconte dans son livre *Médecine et crimes contre l'humanité* (Éditions du félin). Son sang ne fait qu'un tour, elle leur répond. Interloqués, ils vérifient ses papiers. Devant l'absence de laissez-passer, ils l'emmènent à la Gestapo où elle reçoit une peine de cinq semaines de détention pour injure au Reich. Incarcérée à Bourges, elle s'insurge du traitement que reçoit une femme, juive. « *Je découvris qu'elle portait une étoile jaune cousue sur sa veste, se souvient-elle. Je m'en suis confectionné une en papier.* » On lui assène : « *Du moment que vous les défendez, vous partagerez leur sort.* » Tournant.

Le 15 juillet 1942, Adélaïde Hautval est internée à Pithiviers (Loiret). Elle s'occupe de l'infirmerie du camp qui accueille des Juifs avant leur déportation, découvre la scarlatine, la diphtérie, les poux, le manque de médicaments... et les convois. Des convois qui emportent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants, vers l'est. C'est désormais son tour. Parce qu'elle décide de ne pas revenir sur ses propos, Adélaïde monte, fin septembre, dans un wagon à bestiaux, pour rejoindre Beaune-la-Rolande puis Orléans (Loiret), Romainville (Seine-Saint-Denis) et Compiègne (Oise), où elle intègre, le 24 janvier 1943, un train de 230 femmes. « *Le mercredi soir, un arrêt prolongé (...) Une plaine immense tout en neige. Du brouillard.* » →

HELENE HAUTVAL/CREATION LA VIE

HISTOIRE

Celle qui a dit non à Mengele

Pour marquer le 80^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale, sortons de l'ombre six figures de la Résistance méconnues. Cette semaine, la médecin psychiatre Adélaïde Hautval, déportée à Auschwitz pour s'être opposée à la barbarie nazie.



Des corbeaux. La steppe russe? Car toujours nous ignorons où nous sommes. Nous croisons des files d'hommes aux costumes rayés. Puis des femmes. Têtes rasées. Des faces hébétéées. » Premier contact avec Auschwitz, dans la Pologne occupée. Un univers « où le renversement des valeurs fait loi ».

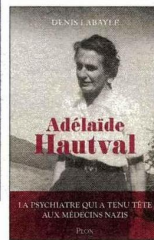
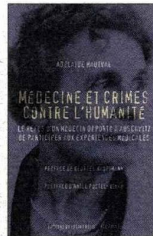
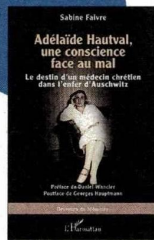
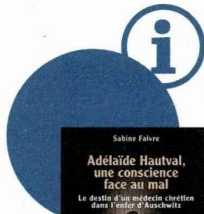
Devenue le numéro 31802, elle est affectée à l'infirmerie de Birkenau, ou Revier (quartier des malades). Étant alsacienne, Haïdi est considérée par les nazis comme aryenne. En tant que médecin, elle leur est utile. On lui confère donc la tâche de déterminer les femmes aptes ou inaptes au travail. Adélaïde sait que la chambre à gaz attend les femmes jugées inaptes. Alors, elle se refuse d'inscrire ce terme.

« AU FOND, CE SONT DES FAIBLES »

En mars 1943, le médecin-chef du camp, le Dr Eduard Wirths, la recrute au bloc 10, pour « faire de la gynécologie médicale ». C'est, en fait, un laboratoire où sont testés des processus de stérilisation, en vue d'éradiquer les races jugées « inférieures ». Le Dr Carl Clauberg nécrose les trompes de Fallope en leur injectant un produit caustique, afin d'empêcher l'ovule d'entrer dans l'utérus. Le Dr Horst Schumann irradie par rayon X les femmes au niveau de l'abdomen. Wirths, lui, retire des parties d'utérus, à la recherche de lésions précancéreuses, occasionnant souvent de graves hémorragies.

Adélaïde est révoltée. Impossible, pour elle, de participer à ces tortures, hors de ses valeurs. Sachant que les femmes indisposées étaient dispensées d'opération, elle imbibait des serviettes hygiéniques de Prontosil (sulfamide de couleur rouge). Et surtout, elle tient tête aux médecins. Le regard droit, elle dit non. Non à Wirths, non à Schumann, et non à... Mengele. Josef Mengele, « l'Ange de la mort », qui réalise, dans un autre bloc, des expérimentations sur les jumeaux pour multiplier la race aryenne. Contre toute attente, Mengele ne réagit pas. Il aurait même confié : « Je ne peux pas la forcer à ce qu'elle ne veut pas faire. »

Dans un entretien donné à *L'Express* en 1964, Adélaïde Hautval remarque au sujet des nazis : « Au fond ce sont des faibles qui cherchent toujours à dissimuler leur



Adélaïde Hautval, une conscience face au mal, de Sabine Favre, L'Harmattan, 2024, 22 €.

Médecine et crimes contre l'humanité, d'Adélaïde Hautval, Éditions du félin/Résistance Poche, 2019, 10 €.

Adélaïde Hautval, la psychiatre qui a tenu tête aux médecins nazis, de Denis Labayle, Plon, 2024, 22,50 €.

faiblesse sous des rêves de compensation. Et si on leur tient tête un peu, ils sont sans réaction, ils sont démontés. » Une codétenue, Erna Lugebiel, raconte : « Lorsque les SS arrivaient, tout un chacun se rapetissait pour échapper au malheur, se recroquevillait. Elle, au contraire, lorsqu'elle leur parlait, semblait grandir encore. » Une fois pourtant, Haïdi est condamnée. Mais une camarade de détention, communiste, la protège. Elle retourne alors au Revier de Birkenau où elle attrape, en novembre 1943, le typhus, qui la cloue au lit jusqu'à la fin de l'hiver. Le 2 août 1944, elle est transférée, en Allemagne, à Ravensbrück, puis au camp de Watenstedt. Là, elle utilise un crayon rouge pour barbouiller les joues des malades trop affaiblies. Au Revier de Ravensbrück, qu'elle retrouve le 2 septembre, elle camoufle les diagnostics,

modifie les résultats d'analyses. Elle enregistre tout dans sa tête : il faudra raconter les détails de l'horreur, pour empêcher qu'elle se reproduise.

Fin avril 1945, le camp de Ravensbrück est libéré. Adélaïde

choisit de rester auprès des malades qui ne sont pas en état d'être transférées. Elle « fait transporter le piano du bâtiment administratif dans le baraquement où sont rassemblées les alitées. Et joue pendant des heures », raconte Denis Labayle dans son ouvrage *Adélaïde Hautval, la psychiatre qui a tenu tête aux médecins nazis* (Plon). La vie reprend sa place. En 1946, elle écrit tout sur papier, mais demande que rien ne soit publié avant sa mort. De même, alors qu'on l'invite à témoigner au procès de Nuremberg, Adélaïde Hautval décline. « Peut-être savait-elle déjà que la justice des hommes ne

pourrait rien face à ce mal absolu », analyse aujourd'hui sa nièce, Hélène, avant d'avancer : « Malgré toutes les personnes qu'elle a sauvées, elle avait peut-être la frustration de n'avoir pas pu faire davantage. » Car, malgré tout, les camps restent, dans la tête, dans le corps. « La Libération a ses insomnies comme la captivité », livre Adélaïde Hautval qui prendra la parole, une fois, en 1964, lors du procès du Dr Dering qui a collaboré avec les médecins nazis au bloc 10. À la barre, elle témoigne qu'il était possible de dire « non ». « Pour le peu de temps que nous av(i)ons encore à vivre, la seule chose qui nous rest(ait) à faire (était) de nous comporter en êtres humains. » Sa parole saisis.

JUSTE PARMIS LES NATIONS

Haïdi vit avec Berthe, une amie, à Groslay (Val-d'Oise). Elle est devenue médecin scolaire et joue toujours du piano, le dimanche notamment, au foyer, protestant, de Grenelle, à Paris. Mais quelque chose l'a définitivement quittée. « J'ai été brûlée à Auschwitz », confie-t-elle à son frère. Sa lumière continue pourtant de briller. Elle qui a bataillé pour obtenir sa carte d'ancienne déportée est déclarée Juste parmi les nations en 1965. Aujourd'hui, un comité de soutien s'est constitué afin que son corps, qu'elle a préféré éteindre elle-même (Adélaïde Hautval s'est suicidée le 12 octobre 1988), entre au Panthéon. Une façon, pour Haïm Korsia, grand rabbin de France, qui le préside, de rendre hommage aux « Justes anonymes ». Ceux-là mêmes qui, « face à la banalité du mal, ont opté pour la banalité du bien ». ●

ISABELLE DEMANGEAT

LA SEMAINE PROCHAINE

Felix Kersten, masseur d'Hitler : les mains du miracle